LA POLITIQUE COMME CIBLE D'ENGAGEMENT PAR LES ECRIVAINS DU 18e SIÈCLE : UNE ÉTUDE DES *LETTRES PERSANES, LA NOUVELLE HÉLOÏSE* ET *LES LIAISONS DANGEREUSES*

Abubakar M. WAKIL
Department of Linguistics and Foreign Languages
Bayero University, Kano
abubakar_wakil@yahoo.com

Résumé : Autrement appelé l'Age des Lumières, le 18e siècle fait témoin des succès majeurs dans l'histoire de la littérature française. L'engagement des écrivains de l'époque a provoqué des reformes sociale et politique tangibles dans la vie des français. En dehors de la religion et de la question féminine, la politique est l'un des sujets qui animent les débats par les philosophes. Cette étude s'avère importante car elle apporte un appui à l'analyse des textes épistolaires, un genre jusque-là peu étudié. Elle vise à examiner les similitudes et les différences dans les critiques formulées par Montesquieu, Rousseau et Laclos au sujet de la politique. L'étude tend aussi à analyser leur idéal vis-à-vis du type de gouvernement prospère à la société. A l'aide de l'histoire littéraire et de l'approche sociologique, nous avons d'abord découvert que les auteurs à l'unanimité refusent le despotisme des pouvoirs monarchiques. Ils condamnent ouvertement la corruption qui existe dans l'entourage des pouvoirs royaux. Cette étude a aussi révélé que les trois écrivains partagent presque le même idéal en proposant comme seul légitime, un pouvoir issu de l'opinion publique par la démocratie.

Mots clés : engagement, politique, despotisme, monarchie, démocratie

POLITICS AS A TARGET FOR ENGAGEMENT BY 18th CENTURY WRITERS : A STUDY OF *LETTRES PERSANES*, *LA NOUVELLE HÉLOÏSE* AND *LES LIAISONS DANGEREUSES*

Abstract: Otherwise known as the Age of Enlightenment, the 18th century has witnessed some major successes in the history of french literature. The commitment of writers at the time has provoked some tangible social and political reforms in the life of french people. Apart from religion and women issue, politics is one of the themes that dominate the debates by the philosophers. This study is important because it comes as support to the analysis of epistolary texts, a genre which is still less studied. It tries to examine the similarities and the differences in the criticisms formulated about politics by Montesquieu, Rousseau and Laclos. The study also tends to analyze their ideal about a prosperous government for the society. With the help of literary history and sociological approach, we discovered first that the authors reject unanimously the despotism of the monarchist powers. They also condemn openly the corruption existing in the entourage of the royal powers. The study has also revealed that the three writers share the same ideal by proposing as only legitimate, a power resulting from public opinion through democracy.

Key words: commitment, politics, despotism, monarchy, democracy

Introduction

Il est nécessaire ici de rappeler que le 18e siècle correspond au règne absolutiste de Louis XIV, le Roi Soleil. Sa mort en 1715 apaise la censure et donne lieu à la publication de plusieurs œuvres pendant le siècle. Comme l'approche sociologique cherche à établir un rapport entre le roman et la réalité sociale, elle nous a aidé à analyser les liens qui existent entre le contenu des textes et les événements politiques prévalant à l'époque. Les questions politiques constituent donc le noyau des œuvres d'un grand nombre d'écrivains philosophes de l'époque. Le but de ces derniers est toujours le même : faire progresser la société. Parmi les penseurs français les plus importants, on retrouve Montesquieu, Rousseau et Laclos. Dans cette étude, nous examinons comment ces trois écrivains du 18e siècle abordent d'une manière ou d'une autre les problèmes liés au pouvoir dans leurs œuvres respectives. Nous avons utilisé comme guide de notre travail les questions suivantes : Quelles similitudes et quelles différences observe-t-on dans les critiques formulées par Montesquieu, Rousseau et Laclos au sujet de la politique ? Selon eux, quel est l'idéal de type de gouvernement prospère à la société de leur époque ? Pour mieux mener à terme notre tâche, nous avons d'abord sélectionné les lettres qui abordent ce thème dans les trois romans.

1. La place de la politique dans les trois œuvres

Les *Lettres persanes* de Montesquieu dressent une image de la France dans ses années agitées où les Français, souffrant du despotisme répressif de Louis XIV, désirent vivement la mort de ce dernier. Dans son roman, Montesquieu (1960, p. 55) fait à peu près un reportage sur le mode de vie et les traditions de la France où ses deux envoyés spéciaux, Usbek et Rica, sont venus rester de Perse pendant huit ans. Certes, le thème de la politique y est largement abordé par ce grand écrivain et la principale cible de sa critique est le roi de la France. Il l'évoque ouvertement dans ses expressions : « Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, son voisin : mais il a plus de richesse que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines ».

On observe aussi la volonté chez Rousseau de parler de la politique. Le mot politique est grandement prononcé dans *La Nouvelle Héloïse* dans les propos de Claire, un des personnages dans le roman. Pour elle, la politique est un sujet dont elle est si excédée : Hier, après le concert, ta mère en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami et toi celui de M. d'Orbe, nos deux pères restèrent avec Milord à parler de politique ; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après j'entends nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avait changé d'objet, et je prêtai l'oreille (Rousseau 1960, p. 142-143). Pour les *Liaisons dangereuses*, elles ne sont pas du même cas que les deux premiers romans car le thème de politique n'y est pas ouvertement évoqué. Pourtant, la publication du roman de Laclos a provoqué un grand scandale au sein du public. Ceci est dû à l'implication des individus actuels liés aux membres de l'aristocratie par la désignation des personnages dans le roman. Darcos et Tartayre (1986, p. 286) en font la même observation : *Les Liaisons*

dangereuses de Choderlos de Laclos (1741-1803) furent reçues comme un ouvrage scandaleux où s'étaient complaisamment des mœurs débauchées et une corruption militante : deux aristocrates, le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil, emploient toutes les ressources de l'intelligence féroce et dépravée pour séduire et déshonorer une jeune fille pure et naïve, Cécile de Volanges, et une femme mure, dévote et fidèle, Mme de Tourvel. Ici, on observe l'intention de critique politique chez Laclos qui tente d'exposer les perversions du dit Ancien Régime. Donc, le célèbre roman épistolaire décrit donc la décadence de l'aristocratie française avant la Révolution Française de 1789. Rappelons que la mort de Louis XIV (1715) est suivie d'une réaction aristocratique favorisée par la Régence de Philipe d'Orléans (1715-1723) : Longtemps tenus à l'écart des responsabilités, les grands seigneurs reprennent prérogatives et leur liberté dans une atmosphère de luxe et de plaisir. Puis, Louis XV (1723-1774) est succédé par le roi Louis XVI (1774-1792) dont les *Liaisons dangereuses* voient le jour en 1782, dix ans la fin de son règne. L'œuvre a fait l'objet de censure jusqu'au XIX^{e} siècle et est vendu dans le marché noir et lu secrètement.

2. La cible de la satire politique

Dans son roman, Montesquieu attire l'attention du public vis-à-vis du roi en décrivant son portrait d'une façon peu flatteuse. Cependant, il dénonce sa manière de s'enrichir aux dépens de la société par l'intermédiaire de ses sujets. En plus, l'auteur exprime son étonnement par rapport à l'attitude du roi. Rica en témoigne : « D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient » (Montesquieu 1960, p. 56). Ces propos de Montesquieu pointent du doigt le roi de France et jusqu'à tel point l'absolutisme se manifeste dans le pouvoir en place. En le qualifiant de magicien, l'auteur essaie de dramatiser la situation en montrant au monde combien ce roi reste toujours puissant par la conquête des esprits dans son royaume. Il lamente non seulement l'ampleur mais aussi la soumission à laquelle fait l'objet ses sujets. Peu en avant, l'accès à la vérité exige l'auteur des *Lettres persanes* à designer en personne la principale cible de son engagement. Il s'agit de Louis XIV. Cette fois, Usbek s'exprime à son tour au sujet du roi : « Le roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple dans nos histoires d'un monarque qui ait si longtemps régné. On dit qu'il possède à un haut degré le talent de se faire obéir ; il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état » (Montesquieu 1960, p. 170). On comprend que Montesquieu fait allusion ici à la vieillesse de Louis XIV au XVIII^{e} siècle. On sait que Louis XIV est né le 5 septembre 1638. En 1713, date de la lettre d'Usbek correspond donc a soixante-quinze ans d'âge et soixante-dix années de règne de Louis XIV. Disant que l'histoire nous fournit peu d'exemple d'un si long règne explique que Montesquieu n'insiste plus sur les mérites.

Quant à Rousseau, il choisit une cible autre que celle de Montesquieu dans son roman. Dans *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau attaque la noblesse plutôt que le roi. L'auteur profite d'une scène d'amour impossible entre une fille d'un noble et un simple roturier à cause de la différence de classe. Il condamne vivement cette attitude et, pour lui, cette

noblesse n'est plus nuisible qu'utile. A cet égard, Rousseau (Rousseau 1960, p. 143) s'en emporte vivement : La fortune ? Il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut jusqu'à la moitié. La noblesse ? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. [...] En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, et si vous aimez mieux votre fille plus que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

Comme dans le cas de Montesquieu, Rousseau définit ici le centre de sa satire politique contre le pouvoir : la noblesse. L'histoire nous rappelle que du point de vue social, la France du 18e siècle est une société stratifiée et divisée en trois classes à savoir le Clergé, la Noblesse et le Tiers état. La France est donc un pays inégalitaire et la noblesse est donc la classe des riches commerçants qui ont des privilèges. Pourtant, Rousseau la considère comme une classe de moindre effort. Il l'affirme avec un ton rigoureux : « De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette noblesse dont vous êtes si fiers ? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou pour le bonheur du genre humain ? » (Rousseau 1960, p. 144). Au 17e siècle, elle est l'un de deux groupes qui menacent le régime de Louis XIII. Son ministre, le cardinal Richelieu, en cherchant à instaurer un pouvoir sans partage avec les nobles et où tout est subordonné au pouvoir indivisible de l'Etat, échappe à deux complots tentés par ces derniers pour l'éliminer. Laclos, de son côté, partage en quelque sorte les mêmes avis avec Rousseau dans le choix de sa cible. Ses critiques dans les *Liaisons dangereuses* se tournent vers la noblesse. Cette œuvre littéraire raconte l'histoire du duo pervers de deux nobles manipulateurs autour desquels s'organise l'histoire. Les deux principaux personnages, le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil agissent avec férocité sur leurs victimes. Ceci est un plaisir et une gloire pour eux comme en témoigne le premier :

> Pour moi, je l'avoue, une chose qui me flattent le plus, est une attaque vive et bien faite, où tout se succède avec ordre quoique avec rapidité, qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-mêmes une gaucherie dont au contraire nous aurions dû profiter ; qui sait garder l'air de la violence jusque dans les choses que nous accordons, et flatter avec adresse nos deux passions : la gloire de la défense et le plaisir de la défaite.
>
> Laclos (1961, p. 35)

Parmi les personnages, on compte aussi la Présidente de Tourvel, le comte de Gercourt, le chevalier de Danceny ou d'autres comme la Duchesse, la comtesse ou la Maréchale qui ne portent pas des noms précis. Tous ces noms font allusion à des titres nobiliaires en France. La scène révèle des comportements parfois ridicules de la part de certains personnages qui visent à ternir l'image de l'aristocratie française.

2.1 Le pouvoir monarchique

D'autre part, Montesquieu indique que la plupart des gouvernements d'Europe à l'époque y compris la France sont monarchiques, terme qui se réfère aux régimes dans

lesquels l'autorité politique réside dans un seul individu. Le grand philosophe refuse et condamne ouvertement le despotisme. Il ne cache pas ses impressions à l'égard de ces états monarchiques. Tels sont ses propres termes :

> C'est un état violent, qui dégénère toujours en despotisme ou en république : la puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple et le prince ; l'équilibre est trop difficile à garder. Il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre ; mais l'avantage est ordinairement du côté du prince qui est à la tête des armées.
>
> Montesquieu (1960, p. 212)

Pour l'écrivain, on ne peut pas séparer le régime monarque du despotisme. Il souligne qu'il n'y en a jamais eu véritablement de tels états monarchiques comme ceux de l'Europe à l'époque. Il s'inquiète du fait que ses états arrivent à subsister longtemps et ceci constitue un acte de surprise pour lui. Dans sa condamnation du pouvoir absolu, Usbek, un des personnages du roman, ne laisse pas passer inaperçu le cas de son pays qui lui parait plus mauvais que celui en France. Pour lui, il n'y a assurément aucun souverain au monde si absolu que le roi de Perse. Il fait à peu près une comparaison des circonstances en Europe et en Orient :

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, un moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes et les peines, qui est comme l'âme des Etats et l'harmonie des Empires ; et cette proportion, scrupuleusement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos sultans (Montesquieu 1960, p. 212).

Les *Lettres persanes* présentent ainsi en image, la profondeur de l'absolutisme dans le pouvoir des monarques au 18e siècle. Elles critiquent la manière dont ces rois sont considérés « comme des Dieux et pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels » (Montesquieu 1960, p. 223). Ces propos expliquent que Montesquieu déplore ouvertement le fait que ces monarques gouvernent avec des mains de fer à tel point qu'ils sont considérés comme des hommes surnaturels.

De leur part, Rousseau et Laclos ne ménagent aussi aucun effort pour condamner le despotisme et la tyrannie au niveau de la classe politique. Le premier qualifie la noblesse d'ennemie de liberté et de dictatrice des lois. Cette vive réaction de Rousseau se voit dans les expressions de Milord Edouard qui réfute la raison du Baron d'Étanges de se glorifier pour son titre nobiliaire. S'agissant de la noblesse, Milord réplique vigoureusement :

> Mortelle ennemie des lois et de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, si ce n'est la force de la tyrannie et l'oppression des peuples ? Osez-vous, dans une république, vous honorez d'un état destructeur de vertus et de l'humanité, d'un état où l'on se vente de l'esclavage, et où l'homme rougit d'être homme ?
>
> Rousseau (1960, p. 145)

Milord se demande la contribution que cette noblesse apporte au nom de la patrie ou de l'humanité si ce n'est que l'oppression et la tyrannie. Il pose toujours des questions : Lisez les annales de votre patrie :

> En quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ? Les Furst, les Tell, les Stuffacher, étaient-ils gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit ? Celle de servir un homme et d'être à charge à l'État.
>
> Rousseau (1960, p. 145)

Le terme despotisme apparait aussi dans les expressions de Laclos. On entend un noble dans les *Liaisons dangereuses*, le vicomte de Valmont, dire : « Vos ordres sont charmants ; votre façon de donner est plus aimable encore ; vous feriez fléchir le despotisme » (Laclos 1961, p. 23). C'est encore le même personnage qui dit : « Mais de plus grands intérêts nous appellent ; conquérir est notre destin ; il faut le suivre : peut-être au bout de la carrière nous rencontrerons-nous encore ; car soit dit sans vous fâcher, ma très belle marquise, vous me suivez d'un pas égal » (Laclos 1961, p. 24). Au moment où Rousseau parle d'état oppresseur des peuples ou destructeur de vertus, Laclos, lui, met en action des aristocrates qui oppriment ses prochains par manque de vertu. Etant conscients de ce qui se passe dans leur milieu, tous les trois auteurs pensent de la même manière : il faut se libérer de ces préjugés caractérisés par le monarchisme, le despotisme et la tyrannie. Les grands penseurs remettent donc en cause le pouvoir politique qui impose un ordre social arbitraire et qui entretient les inégalités entre les hommes. L'engagement social de ces braves écrivains constitue le couronnement de la littérature française du XVIII^{e} siècle. Elle devient non seulement brillante mais elle sert aussi de modèle en Europe. Lagarde et Michard (1989) partagent le même avis :

> Jamais la France n'a connu une civilisation plus brillante, un art de vivre plus raffiné, un rayonnement plus étendu. Quoiqu'elle perde sous Louis XV la suprématie militaire qu'elle ne retrouvera qu'avec Bonaparte, elle sert de modèle à l'Europe entière par sa littérature, ses arts, ses modes, son élégance et son esprit.
>
> Lagarde et Michard (1989, p. 11)

2.2 La corruption du pouvoir politique

Malgré la puissance peu loueuse des États monarques au 18^{e} siècle, les écrivains n'oublient pas de signaler la faiblesse de ses dirigeants despotes. Selon Montesquieu, la faiblesse du régime de Louis XIV est due à la corruption qui sévit au sein de son cabinet ministériel. Il remarque que ni le roi ni ses ministres ne sont épargnés par les caprices des femmes. Montesquieu déclare son grand étonnement à l'égard de ce dernier qu'il trouve pourtant assez âgé. Il s'exprime par l'intermédiaire d'Usbek : « Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi absolument gouverné par des femmes, et cependant dans l'âge où il était, je crois que c'était le monarque de la Terre qui en avait le moins besoin » (Montesquieu 1960, p. 214).

Quant aux ministres de Louis XIV, le grand envoyé de Montesquieu témoigne qu'il suffise qu'un ministre se couche avec une femme, elle devient sa maitresse. Il dit : Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maitresse d'un ministre pour coucher avec lui ? » (Montesquieu 1960, p. 214). Ce problème, selon l'auteur des *Lettres persanes*, forme un grand obstacle au règne du grand monarque pourtant appelé le Roi Soleil à cause de sa puissance surtout militaire à l'époque. Même Laclos ne tarde pas à signaler cette domination des femmes dans la classe aristocrate de l'époque. Dans les *Liaisons dangereuses*, le vicomte de Valmont se laisse entendre en disant : « J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux » (Laclos 1961, p. 25). Les caprices de l'amour dans le rang des personnages de Laclos sont très rampants. La marquise de Merteuil, elle, n'acceptant pas de contrôler ses désirs, se permet de gérer plusieurs amants. L'un d'eux réclame cela : « Tenez ma belle amie, tant que vous partagez entre plusieurs, je n'ai pas la moindre jalousie : je ne vois alors dans vos amants que les successeurs d'Alexandre, incapables de conserver entre eux tous, cet empire où je régnais seul » (Laclos 1961, p. 43). Ce phénomène dans les *Lettres persanes* semble mauvais que dans les *Liaisons dangereuses* car Montesquieu remarque que ce sont même les femmes qui gouvernent de telle sorte qu'elles représentent un Etat dans un Etat. Sa raison est que : « Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres et forment une espèce de république dont les membres toujours actifs se secourent et se servent mutuellement : c'est comme un nouvel Etat dans un Etat (Montesquieu 1960, p. 224). La *Nouvelle Héloïse* n'est pas aussi excepté dans le débat de la corruption du pouvoir en particulier les nobles. Pour Rousseau, il n'y a rien auquel les nobles peuvent se faire honneur que les vols et l'infamie. Les noms de ceux qui sont honnêtes restent toujours dans la mémoire des citoyens, or, selon lui, ce n'est pas le cas chez tels nobles. Milord s'exprime encore en son nom :

> Combien de grands noms retomberaient dans l'oubli, si l'on se tenait compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ! Jugeons du passé par le présent sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins anoblissent tous les jours leur famille, et que prouvera cette noblesse dont leurs descendants seront si fiers, sinon les vols et l'infamie de leur ancêtre ?
>
> Rousseau (1960, p. 144)

Nous voyons que Montesquieu, Rousseau et Laclos exclament leur déception : En dehors du despotisme auquel elle fait l'objet, la société française du 18e siècle souffre en plus de la corruption qui prévaut au sein des Etats monarchiques. Cette société ne peut en aucun cas jouir de son bonheur. La pauvreté, les inégalités font partie des conséquences de ces préjugés politiques.

3. Les implications des problèmes politiques

Après avoir dénoncé le mode de gouvernement dans les Etats monarchiques et despotes de leur époque, les écrivains du 18e siècle proposent des solutions afin d'aller à bout de ces problèmes politiques. Montesquieu et Rousseau représentent les grandes

figures de la littérature sur le sujet. Jusqu'aujourd'hui, *De l'Esprit des lois* (1748) et *Du Contrat social* (1762) servent de documents de référence dans les débats et domaines des études politiques. Cette question n'est aussi pas mal abordée par les mêmes auteurs dans les *Lettres persanes* (1721), *La Nouvelle Héloïse* (1761) qui précèdent respectivement les premiers romans, et par Laclos dans *Les Liaisons dangereuses*. Montesquieu propose que les gouvernements soient doux afin qu'il ait la liberté et l'opulence dans les pays. La liberté est pour les philosophes du 18e siècle la source du bonheur de l'homme. Dans leur engagement social, ils cherchent d'abord à instruire la société par leurs idées que la grande voie qui mène à la liberté est l'égalité entre les citoyens. Pour Montesquieu, cette égalité doit toucher à tous les aspects de la vie des Français y compris le partage des biens. La position de Montesquieu (Montesquieu 1960, p. 258) est la suivante : « L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance et la vie dans toutes les parties du corps politique et la répand partout ». L'écrivain fait remarquer dans les pays monarchiques, les richesses s'amassent dans les mains d'un petit groupe de personnes en particulier le prince et ses courtisans. Cette inégalité dans les fortunes force la masse sociale à vivre dans la pauvreté et la misère. A son tour, Rousseau évoque aussi un peu cette question d'égalité dans *La Nouvelle Héloïse*. Dans cette œuvre, il s'agit plutôt de l'égalité entre les deux sexes dans le partage du pouvoir politique. La discussion entre deux de ces personnages sur ce sujet témoigne certes l'intention de Rousseau de participer dans le débat. L'un d'eux est Julie qui s'exclame ainsi : « Te souvient-il qu'en lisant ta *République* de Platon, nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes » (Rousseau 1960, p. 102). Rappelons-nous que le livre qu'évoque Julie fait allusion à l'œuvre de Platon dans laquelle l'auteur discute les chapitres iv-vi des aptitudes de deux sexes, homme et femme. Rousseau soutient l'idée de Platon que les mêmes fonctions conviennent dans l'État à l'un et à l'autre. Pour Rousseau, l'essentiel est que ceux qui gouvernent soient des gens parfaits, homme ou femme : « Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'âme que de visage. Ces vaines initiations de sexe sont le comble de la raison » (Rousseau 1960, p. 103). Comme chez Montesquieu, Rousseau propose aussi que le gouvernement soit pour le bonheur du peuple.

En comparant le système politique en place en Europe à celui de son milieu, l'Orient, Montesquieu accepte que le premier soit mieux que l'autre. Dans le second cas, le pouvoir s'exerce comme s'il ne peut avoir sur Terre d'autres gouvernements que le despotique. L'idéal de gouvernement chez Montesquieu est donc celui où il y a plus de liberté et où le pouvoir ne s'accumule pas dans les mains d'une seule personne. En Europe, il cite l'exemple de Grèce à l'époque : « L'amour de la liberté, la haine des rois, conserva longtemps la Grèce dans l'indépendance et étendit au loin le gouvernement républicain » (Montesquieu 1960, p. 277). Rousseau (Rousseau 1960) exprime aussi un avis similaire à celui de Montesquieu, mais le modèle Anglais lui plait le mieux :

> En Angleterre c'est tout autre chose, et quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins en France, cela n'empêche pas qu'on y puisse parvenir par des chemins honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit.
>
> Rousseau (1960, p.241)

Tous les deux, Montesquieu et Rousseau, en invoquant la liberté, prônent pour un gouvernement pour le peuple, c'est-à-dire, où ce dernier a plus de part. Une autre pensée de Montesquieu vis-à-vis d'une nation est que les lois ne soient pas décidées par un petit groupe d'individus arbitraire entourant le roi, mais plutôt par une assemblée nationale. Là, le philosophe écrivain cite l'exemple de l'Empire romain comme soutien : « les lois étaient faites dans les assemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états qui se formèrent des débris de L'Empire romain » (Montesquieu 1960, p. 279). Le grand penseur est bien conscient du sort des Français à l'époque de l'Ancien Régime. Il en atteste : « La France, à la mort du feu Roi, était un corps accablé de mille maux » (Montesquieu 1960, p. 293) et il milite par le bout de sa plume : « Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentait qu'on était mal, mais on ne savait pas comment faire pour être mieux » (Montesquieu 1960, p. 293). Rousseau fait la même pensée et propose aussi la législation comme option. Ici, il définit les rôles que doivent jouer les législateurs :

> Nous ne sommes point, il est vrai, les esclaves du prince, mais ses amis, ni les tyrans au peuple, mais ses chefs. Garants de la liberté, soutiens de la patrie, et appuis au trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple et le roi. Notre premier devoir est envers la nation, le second envers celui qui la gouverne : ce n'est pas sa volonté mais son droit que nous consultons.
>
> Rousseau (1960, p. 146)

Nous constatons que les *Lettres persanes* (1721) et *La Nouvelle Héloïse* (1761) représentent respectivement une introduction à *De l'Esprit des lois* de Montesquieu et au *Contrat social* de Rousseau sur l'idéal d'un gouvernement démocratique. Rousseau dans le *Contrat social* (1762) démontre que le pouvoir royal est une usurpation et ne considère comme légitime que la démocratie. Montesquieu dans *De l'Esprit des lois* (1748) revendique la séparation des pouvoirs, le législatif, l'exécutif et le judiciaire.

Conclusion

Nous avons vu dans cette partie que le thème de politique est abordé dans tous nos trois romans d'étude. Cependant, nous constatons que les trois écrivains, chacun a sa manière, montre sa préoccupation par rapport à la politique dans les *Lettres persanes* que dans la *Nouvelle Héloïse* et dans les *Liaisons dangereuses*. Tous les trois auteurs condamnent vigoureusement le monarchisme et le despotisme des pouvoirs politiques. Ils exposent la corruption du pouvoir royal, de la Noblesse et de l'Aristocratie française. Montesquieu, Rousseau et Laclos militent tous pour libérer la société française contre ces préjugés

politiques. Ils refusent la monarchie et par conséquent présentent l'idéal d'un gouvernement propice au bien-être de l'homme dans la société. Les trois auteurs partagent le même point de vue que la seule issue aux problèmes politiques est par la démocratie. Ils proposent alors des gouvernements démocratiques où le peuple prend part et où l'égalité entre les citoyens et dans le partage des biens soit garantie.

Références bibliographiques

Abraham, P. et al. (1975). Manuel d'Histoire Littéraire de la France, Editions Sociales, Paris.
Adam, A. (1968). Histoire de la Littérature Française du XVII^{e} siècle, Editions Mondiales, Paris.
Castex, P-G. (1974). Histoire de la littérature française, Hachette, Paris.
Castex, P-G et al. (1966). Manuel des études littéraires françaises-XVIIIe siècle, Librairie Hachette, Paris.
Charpentier, M. et al. (1987). XVIIIe Siècle, Nathan, Collection Henri Mitterrand, Paris.
Coulet, H. (2007). Littérature épistolaire. Centre de Publication Universitaire, Tunis.
Darcos, X. et al. (1986). Le XVIIIe siècle en Littérature, Hachette, Paris.
Didier, B. (1976). Manuel de la littérature française au XVIII^{e} siècle, Editions Sociales, Paris.
Laclos, C. (1960). Les Liaisons dangereuses, Editions Garnier Frères, Paris.
Lagarde, A. & Lagarde M. (1989). Le XVIIIe siècle, Bordas, Paris.
Montesquieu, C. (1960). Lettres persanes, Editions Garnier Frères, Paris.
Olayiwola, S. (2006). Littérature française à Première vue, Agoro Publicity, Ibadan.
Rousseau, J. J. (1960). Julie ou La Nouvelle Héloïse, Editions Garnier, Paris.